« *JUSTE LA FIN DU MONDE*…QUAND LES MOTS VOUS LÂCHENT »

SEQUENCE CROISEE

«  Au XXème siècle, l’Homme et son rapport au monde à travers la littérature et les autres arts »

« La parole en spectacle »

Quelques années après *Vagues souvenirs de l’année de la peste*, *Retour à la citadelle* ou *Derniers remords avant l’oubli*, Jean-Luc Lagarce publie *Juste la fin de monde* (1990), une autre variation sur le thème du retour, très présent dans l’œuvre du dramaturge.

C’est un véritable drame de la communication que décline cette pièce, composée d’un prologue, d’une « première partie », constituée de onze scènes, d’un « intermède » de neuf courtes scènes, d’une « deuxième partie » de trois scènes et d’un épilogue.

Louis, 34 ans, décide de revenir vers les siens, dans son village natal, après de longues années d’absence. Il entreprend ce voyage pour annoncer sa « mort prochaine et irrémédiable ».Malheureusement, dans cette famille, on a du mal à se dire les choses, à exprimer ce que l’on ressent véritablement. Alors, la solidarité, l’affection, laissent place aux malentendus et aux non-dits qui ne feront que renforcer les difficultés de communication au sein de la famille. A la fin de la journée, Louis ne peut que constater son échec. Il n’a pas annoncé la terrible nouvelle, et a perdu l’ultime occasion de resserrer des liens fragilisés par une trop longue absence.

1-COMPETENCES VISEES

-Entrer dans l’échange oral

-Entrer dans l’échange écrit

-Confronter des savoirs et des valeurs pour construire son identité culturelle

2-POURQUOI « JUSTE LA FIN DU MONDE »

L’étude de cette pièce permet d’aborder le thème des angoisses de l’Homme (maladie, mort) et des limites du langage ; deux thèmes récurrents dans la littérature du XXème siècle. Par ailleurs, cette pièce, sans être trop éloignée de ce que peuvent vivre les élèves au quotidien (différence, difficultés relationnelles, conflits familiaux) permet d’amener les élèves à s’approprier des connaissances concernant les particularités de la parole théâtrale.

3-POINTS ABORDES AU COURS DE LA SEQUENCE

|  |  |
| --- | --- |
| Séquence croisée  Au XXème siècle, l’Homme et son rapport au monde à travers la littérature et les autres arts  La parole en spectacle | **Interrogations traitées :**  -Comment la lecture d’œuvres littéraires permet-elle de s’interroger sur le rapport de l’Homme au monde ?  -Qu’apporte à l’Homme d’hier et d’aujourd’hui la dimension collective de la mise en spectacle de la parole ?  **Connaissances :**  -L’énonciation dans le texte théâtral.  -Les procédés de soulignement et d’effacement du discours  **Capacités et attitudes :**  -Mettre en regard des essais, des œuvres littéraires et artistiques et les questions posées au moment de leur création sur le rapport de l’individu au monde.  -Analyser une scène de théâtre en saisissant sa dimension scénique.  -Repérer en quoi une situation ou des personnages de fiction peuvent représenter des questions humaines universelles.  -S’interroger sur la condition humaine |

4-TRAVAIL FINAL ATTENDU

En fin de séquence, les élèves auront à discuter, délibérer, dire s’ils conçoivent le fait que l’Homme puisse capituler devant les limites du langage , ou le caractère insoluble d’une situation.

Exemples :

Selon-vous , la parole a-t-elle des limites ?

Existe -t-il des situations ou la parole est insuffisante ?

Pensez-vous que la parole puisse permette à l’Homme d’atteindre ses objectifs en toutes circonstances ?

REMARQUES :

Le parcours de lecture a été globalement apprécié par les élèves.

Ils ont eu l’occasion de jouer la première scène après s’être imprégnés du texte.

Dans le prolongement de la scène 11, on peut proposer une lecture à la lumière du mythe de Caïn et Abel. (Penser à la toile de Chagall en lecture de l’image)

On peut aussi mettre en évidence l’intertextualité avec le mythe(ou plutôt la parabole) du fils prodigue par rapport à la thématique du retour .

L’épilogue peut donner lieu à une lecture d’image, ou à une lecture comparative avec l’excipit de *L’Etranger* de CAMUS.

(Lancement)

*JUSTE LA FIN DU MONDE*… QUAND LES MOTS VOUS LÂCHENT

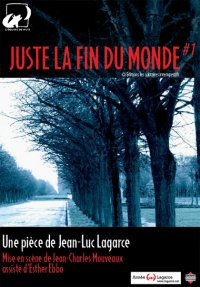
**Portrait de l’auteur**

Jean-Luc Lagarce est né le 14 février 1957 – il aurait donc eu 50 ans en 2007 – dans le pays de Montbéliard, en Franche-Comté et a passé toute sa jeunesse à Valentigney, une petite bourgade, fief des usines automobiles et des cycles Peugeot où ses parents travaillaient comme ouvriers ; il est aussi le rejeton d’une culture protestante.

Après son bac, il entreprend des études de philosophie, qu’il interrompra après la rédaction d’un mémoire de maîtrise intitulé *Théâtre et pouvoir en occident*. Il fréquente en même temps le Conservatoire d’art dramatique.

Plus tard, ses travaux en tant que metteur en scène sont reconnus, mais il reste incompris et mal apprécié en tant que dramaturge. En 1990, le manuscrit de *Juste la fin du monde* est refusé.

Jean-Luc Lagarce est mort (du sida) le 30 septembre 1995. Certes, plusieurs de ses pièces avaient été jouées avec succès mais d’autres étaient restées dans le tiroir ou incomprises. Sa notoriété n’a cessé de croître depuis sa disparition. Aujourd’hui ? Jean-Luc Lagarce est considéré comme un auteur classique contemporain ; cependant, il serait dommage de limiter l’œuvre de Jean-Luc Lagarce à l’expression du mal-être causé par la séropositivité…Il s’agit surtout d’apprécier **l’utilisation artistique du langage**, et d’être sensibles aux **questions universelles**  telles que l’affrontement de la mort, le regret… des **expériences propres à tous les humains.**



« Cela se passe dans la maison de la Mère et de Suzanne, un dimanche, évidemment, ou bien encore durant près d’une année entière. »

*Juste la fin du monde*, didascalie p.5

«Après, ce que je fais,

Je pars.

Je ne reviens plus jamais. Je meurs quelques mois plus tard,

Une année tout au plus. »

*Juste la fin du monde* JLL épilogue p.77

« L’homme s’ennuie et l’ignorance lui est attachée dès sa naissance.

Et ne sachant de rien comment cela commence ou finit, c’est pour cela qu’il va au théâtre.

Et il se regarde lui-même, les mains posées aux genoux.

Et il pleure et il rit, et il n’a point envie de s’en aller »

Claudel, *L’Echange*

1) Avez-vous déjà assisté à une représentation théâtrale ? Quelle est, à votre avis, l’intérêt d’une telle expérience ?(doc.3)

2) Que vous inspire le titre de la pièce? (doc.1)

3) A l’aide des documents, formulez quelques hypothèses sur l’intrigue de la pièce, ses personnages, ses visées. Quelles sont vos premières impressions ?

« L’homme moderne seul face à la fatalité »

Problématique : Dans quelle mesure le prologue annonce-t-il la tension dramatique qui dominera tout au long de la pièce ?

***Attention !***

Dans la tragédie grecque, le prologue servait à *informer les spectateurs de la marche du drame et de ses développements.*

Le théâtre classique utilisait également ce procédé pour exposer le sujet de la scène qui allait être jouée.

Jean-Luc Lagarce s’inspire donc de la tradition, et *donne la parole à Louis dans le but d’éclaircir les raisons de son retour au milieu des siens*. Mais il a aussi la particularité de suggérer la suite des événements…

PROLOGUE

LOUIS.-Plus tard, l’année d’après,

-j’allais mourir à mon tour-

j’ai près de trente-quatre ans maintenant et c’est à cet âge

que je mourrai,

l’année d’après,

de nombreux mois déjà que j’attendais à ne rien faire, à

tricher, à ne plus savoir,

de nombreux mois que j’attendais d’en avoir fini,

l’année d’après,

comme on ose bouger parfois,

à peine,

devant un danger extrême, imperceptiblement, sans vou-

loir faire de bruit ou commettre un geste trop violent qui

réveillerait l’ennemi et vous détruirait aussitôt,

l’année d’après,

malgré tout,

la peur, prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,

malgré tout,

l’année d’après,

je décidai de retourner les voir, revenir sur mes pas, aller

sur mes traces et faire le voyage,

pour annoncer, lentement, avec soin, avec soin et précision

-ce que je crois-

Lentement, calmement, d’une manière posée

-et n’ai-je pas toujours été pour les autres et eux, tout

précisément, n’ai-je pas toujours été un homme posé ?,

pour annoncer,

dire,

seulement dire,

ma mort prochaine et irrémédiable,

l’annoncer moi-même, en être l’unique messager, et paraître

-peut-être ce que j’ai toujours voulu, voulu et décidé, en

toutes circonstances depuis le plus loin que j’ose me

souvenir-

et paraître pouvoir là encore décider,

me donner et donner aux autres, et à eux, tout précisément,

toi, vous, elle, ceux-là encore que je ne connais pas (trop tard et tant pis),

me donner et donner aux autres une dernière fois l’illusion

d’être responsable de moi-même et d’être, jusqu’à cette

extrémité, mon propre maître.

*Juste la fin du monde*, Prologue

Questions

1-Qui prend la parole dans ce prologue ? Que nous apprend-il ?

2-Quelles émotions animent Louis au moment où il s’exprime ? Relevez précisément les mots ou expressions qui en rendent compte.

3-Selon-vous, qui est l’ennemi évoqué par Louis ?

4-Peut-on dire que le personnage de Louis a une valeur symbolique ? Justifiez.

« Des retrouvailles déconcertantes »

En quoi la première scène d’exposition s’oppose-t-elle à une scène classique de retrouvailles ?

Scène 1

SUZANNE.-C’est Catherine.

Elle est Catherine.

Catherine c’est Louis.

Voilà Louis.

Catherine.

ANTOINE.-Suzanne, s’il te plaît, tu le laisses avancer, laisse-le avancer.

CATHERINE.-Elle est contente.

ANTOINE.-On dirait un épagneul.

LA MERE.-Ne me dis pas ça, ce que je viens d’entendre, c’est vrai, j’oubliais, ne me dites pas ça, ils ne se connaissent pas.

Louis tu ne connais pas Catherine ? Tu ne dis pas ça , vous ne vous connaissez pas, jamais rencontrés, jamais ?

ANTOINE.-Comment veux-tu ? Tu sais très bien.

LOUIS.-Je suis très content.

CATHERINE.-Oui, moi aussi, bien sûr, moi aussi. Catherine.

SUZANNE.-Tu lui serres la main, il lui serre la main. Tu ne vas tout de même pas lui serrer la main ? Ils ne vont pas se serrer la main, on dirait des étrangers.

Il ne change pas, je le voyais tout à fait ainsi,

tu ne changes pas, il ne change pas, comme ça que je l’imagine, il ne change pas, Louis,

et avec elle, Catherine, elle, tu te trouveras, vous vous trouverez sans problème, elle est la même, vous allez vous trouver.

Ne lui serre pas la main, embrasse-la.

Catherine.

ANTOINE.-Suzanne, ils se voient pour la première fois !

LOUIS.-Je vous embrasse, elle a raison, pardon, je suis très heureux, vous permettez ?

SUZANNE.-Tu vois ce que je disais, il faut leur dire.

LA MERE.-En même temps, qui est-ce qui m’a mis une idée pareille en tête, dans la tête ? Je le savais. Mais je suis ainsi, jamais je n’aurais pu imaginer qu’ils ne se connaissent,

que vous ne vous connaissez pas,

que la femme de mon autre fils ne connaisse pas mon fil,

cela,je ne l’aurais pas imaginé,

cru pensable.

Vous vivez d’une drôle de manière.

Catherine.-Lorsque nous nous sommes mariés,il n’est pas venu et depuis,le reste du temps, les occasions ne se sont pas trouvées.

1-Quelle action est représentée dans cette scène d’exposition ?

2-L’absence de didascalies empêche-t-elle de suivre les actions des personnages ? Pourquoi ?

3-Observez les répliques de Suzanne : peut- on dire qu’elle est émue de l’arrivée de son frère ?

4-A quoi Suzanne compare-t-il sa sœur à sa deuxième réplique?

5-Que révèle cette scène sur la qualité des rapports familiaux ?

« Quand l’affection se traduit en reproches »

Pourquoi peut-on comparer ce monologue à un réquisitoire

*Suzanne prend la parole ; mais l’expression de l’affection d’une sœur ravie de retrouver son frère aîné se transforme en un* ***florilège de reproches****.*

« Parfois, tu nous envoyais des lettres elliptiques. »

Je pensais, lorsque tu es parti

(ce que j’ai pensé lorsque tu es parti),

lorsque j’étais enfant et lorsque tu nous a faussé compa-

gnie (là que ça commence),

je pensais que ton métier, ce que tu faisais ou allais faire

dans la vie,

était d’écrire (serait d’écrire)

ou que, de toute façon

-et nous éprouvons les uns les autres, ici, tu le sais,

tu ne peux pas le savoir, une certaine forme d’admira-

tion, c’est le terme exact, une certaine forme d’admiration

pour toi à cause de ça-,

ou que, de toute façon,

si tu en avais la nécessité,

si tu en éprouvais la nécessité,

si tu en avais, soudain, l’obligation ou le désir, tu saurais écrire,

te servir de ça pour te sortir d’un mauvais pas ou avancer

plus encore.

Mais jamais, nous concernant,

jamais tu ne te sers de cette possibilité, de ce don, je crois, tu ris)

jamais, nous concernant, tu ne te sers de cette qualité

-c’est le mot et un drôle de mot puisqu’il s’agit de toi-

jamais tu ne sers de cette qualité que tu possèdes, avec

nous, pour nous.

Tu ne nous en donnes pas la preuve, tu ne nous en juges pas dignes.

C’est pour les autres.

*Juste la fin du monde*, Première partie scène 3

Scène 3

Suzanne.-Lorsque tu es parti

-je ne me souviens pas de toi-

je ne savais pas que tu partais pour tant de temps, je n’ai pas

fait attention,

je ne prenais pas garde,

et je me suis retrouvée sans rien.

Je t’oubliai assez vite.

J’étais petite, jeune, ce qu’on dit, j’étais petite.

Ce n’est pas bien que tu sois parti,

parti si longtemps,

ce n’est pas bien et ce n’est pas bien pour moi

et ce n’est pas bien pour elle

(elle ne te le dira pas)

et ce n’est pas bien encore, d’une certaine manière,

pour eux, Antoine et Catherine.

Mais aussi

-je ne crois pas que je me trompe-,

mais aussi ce ne doit pas, ça n’a pas dû, ce ne doit pas être

bien pour toi non plus,

pour toi aussi.

Tu as dû, parfois,

Même si tu ne l’avoues pas,jamais,

Même si tu ne devais jamais l’avouer

-et s’il s’agit bien d’aveu-

tu as dû parfois,

(ce que je dis)

toi aussi,

tu as dû parfois avoir besoin de nous et regretter de ne

pouvoir nous le dire.

Ou, plus habilement

-je pense que tu es un homme habile, un homme qu’on

pourrait qualifier d’habile, une homme « plein d’une cer-

taine habileté »-

ou plus habilement encore, tu as dû parfois regretter de ne

pouvoir nous faire sentir ce besoin de nous

et nous obliger, de nous-mêmes, à nous inquiéter de toi.

Parfois, tu nous envoyais des lettres,

parfois tu nous envoies des lettres,

ce ne sont pas des lettres, qu’est-ce que c’est ?

de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases,

rien, comment est-ce qu’on dit ?

elliptiques.

Questions

1) Quelle expression est répétée cinq fois au début de cet extrait ? Que révèle-t-elle sur le contenu du monologue de Suzanne ?

2) Quelles sont les « charges »retenues contre Louis ?

3) A votre avis, comment interpréter les nombreuses reprises de Suzanne ?

**Question type bac :** Dans un paragraphe d’environ dix lignes, vous expliquerez pourquoi on peut comparer ce monologue à un réquisitoire.

« Louis à la recherche d’un interlocuteur qui se dérobe »

Problématique : Pourquoi peut-on dire que la communication est tenue en échec dans cet échange ?

ANTOINE.-Ce n’est pas le problème,

je n’ai rien dit, je t’écoute.

Tout de suite, aussitôt, je ne t’empêchais pas.

Oui ?

La gare ?

LOUIS.-Non, rien, rien qui vaille la peine,

rien d’essentiel,

je disais cela, je pensais peut-être que tu aurais été heu-

reux,

bon,

pas heureux, content,

je pensais que tu aurais pu être content que je te le dise,

ou de le savoir, heureux de le savoir.

J’étais au buffet de la gare,

je ne sais à quelle heure je suis arrivé, vers quatre heures peut-être,

j’étais au buffet et j’attendais, j’étais là, je n’allais pas venir directement ici,

manquer si longtemps et débarquer ainsi à l’improviste,

non,elles auraient pua voir peur,

ou encore elles ne m’auraient pas ouvert

-j’imagine Suzanne ,là, comme je la vois, je la découvre, j’imagine assez Suzanne me recevant avec une carabine-

non,

j’attendais et je me suis dit,

j’y pensais et c’est pour ça que j’en ai parlé,

ce sont des idées qui traversent la tête et on se dit plus tard

qu’on devra les répéter (des recommandations qu’on se fait),

je me suis dit,

je me suis fait la recommandation donc de te le dire plus tard lorsque je te verrais,

et aussi oui, de ne le dire qu’à toi, surtout, c’est bien le but,

leur cacher car elles pourraient être fâchées,

je me suis dit que je te dirais que j’étais arrivé

beaucoup plus tôt et que j’avais traîné un peu.

*Juste la fin du monde*, Partie 1 scène 11

*Louis est de plus en plus tourmenté, la tension atteint son paroxysme ; dans un dernier effort de courage,* ***Louis tente de se confier à son frère Antoine.***

LOUIS.-Je ne suis pas arrivé ce matin, j’ai voyagé de nuit,

je suis parti hier soir et je voulais arriver plus tôt et j’ai renoncé en cours de route,

je me suis arrêté,

ce que je voulais dire,

et j’étais à la gare, ce matin,

dès trois ou quatre heures.

J’attendais le moment décent pour venir ici.

ANTOINE.-Pourquoi est-ce que tu me racontes ça ?

Pourquoi est-ce que tu me dis ça ?

Qu’est-ce que je dois répondre,

Je dois répondre quelque chose ?

LOUIS.-Je ne sais pas,non,

je te dis ça, je voulais que tu le saches,

ce n’est pas important,

je te le dis parce que c’est vrai et je voulais te le dire.

ANTOINE.-Ne commence pas.

LOUIS.-Quoi ?

ANTOINE.-Tu sais. Ne commence pas,

tu voudras me raconter des histoires,

je vais me perdre,

je te vois assez bien, tu vas me raconter des histoires.

Tu étais à la gare, tu attendais,

et peu à peu tu cas me noyer.

Bon.

Tu as voyagé cette nuit, c’était bien ? Comment est-ce que c’était ?

LOUIS.-Non, je disais cela, c’est sans importance. Oui, c’était bien.

Je ne sais pas, un voyage assez banal, vous semblez

toujours vouloir croire que j’habite à des milliers, centaines, milliers de kilomètres.

J’ai voyagé, c’est tout.

Je ne dis rien si tu ne veux rien dire.

Questions

1/A votre avis, quelle devrait être l’issue (la conséquence) ce de dialogue  entre frères ?

2/Comment interpréter les interrogations formulées dans la deuxième réplique d’Antoine ?

3/Les affirmations de Louis, le récit de son voyage, sont-ils importants pour la progression de l’intrigue ?

4/Selon vous, pourquoi Louis évoque-t-il son hésitation ?

5/Selon ce que vous savez de l’intrigue, Louis fait-il une vraie confidence à Antoine ?

6/Peut-on dire que Louis fait l’objet d’une double condamnation ?

**Question type bac** : Dans un paragraphe d’une dizaine de lignes, vous direz pourquoi cet échange rend compte de l’échec de la communication.

«Le coup de grâce est porté par Antoine »

Problématique : Pourquoi pouvons-nous dire que ce dénouement est déceptif\* ?

Si jusqu’ici la famille s’est autorisée à porter un jugement moral sur les choix de Louis, l’intervention d’Antoine semble confirmer une condamnation…

ANTOINE.-(…)Nous nous surveillions , on se surveillait, nous nous rendions responsables de ce malheur soi-disant.

Parce que tout ton malheur ne fut qu’un malheur

soi-disant,

tu le sais comme moi je le sais,

et celles-là le savent aussi,

et tout le monde aujourd’hui voit ce jeu clairement

(ceux avec qui tu vis, les hommes, les femmes, tu ne me

feras pas croire le contraire,

ont dût découvrir la supercherie, je suis certain de ne pas me tromper),tout ton soi-disant malheur n’est qu’une façon que tu as,

que tu as toujours eue et que tu auras toujours,

-car tu le voudrais, tu ne saurais plus t’en défaire, tu es

pris à ce rôle-

que tu as et que tu as toujours eue de tricher,

de te protéger et de fuir.

Rien en toi n’est jamais atteint,

il fallait des années peut-être pour que je le sache,

mais rien en toi n’est jamais atteint,

tu n’as pas mal

-si tu avais mal, tu ne le dirais pas, j’ai appris cela à mon

tour-

et tout ton malheur n’est qu’une façon de répondre,

une façon que tu as de répondre,

d’être là devant les autres et ne pas les laisser entrer.

C’est ta manière à toi, ton allure,

le malheur sur le visage comme d’autres un air de créti-

nerie satisfaite,

tu as choisi ça et cela t’a servi et tu l’as conservé.

et nous, nous nous sommes fait du mal ) notre tour,

chacun n’avait rien à se reprocher

et ce ne pouvait être que les autres qui te nuisaient et nous rendaient responsables tous ensemble,

moi,eux,

et peu à peu,c’était de ma faute,ce ne pouvait être que de

ma faute.

On devait m’aimer trop puisque on ne t’aimait pas assez

et on voulut me reprendre alors ce qu’on ne me donnait pas,

et ne me donna plus rien,

et j’étais là,couvert de bonté sans intérêt à ne jamais devoir

me plaindre,

à sourire, à jouer,

à être satisfait, comblé,

tiens, le mot, comblé,

alors que toi ,toujours, inexplicablement, tu suais le mal-

heur

dont rien ni personne, malgré tous ces efforts, n’aurait su

te distraire et te sauver.

Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés, lorsque tu

nous abandonnas,

je ne sais plus quel mot définitif tu nous jeta à la tête,

je dus encore être le responsable,

être silencieux et admettre la fatalité, et te plaindre aussi,

m’inquiéter de toi à distance

et ne plus jamais oser dire un mot contre toi,

rester là, comme un benêt, à t’attendre.

Moi,je suis la personne la plus heureuse de la terre,

et il ne m’arrive jamais rien,

et m’arrive-t-il quelque chose que je ne peux me plaindre,

puisque, « à l’ordinaire »,

il ne m’arrive jamais rien.

Ce n’est pas pour une seule fois,

une seule petite fois,

que je peux lâchement en profiter.

Et les petite fois, elles furent nombreuse, ces petites fois

où j’aurais pu me coucher par terre et ne plus jamais

bouger,

où j’aurais voulu rester dans le noir sans plus jamais

répondre,

ces petites fois, je les ai accumulées et j’en ai des centaines

dans la tête,

et toujours ce n’était rien, au bout du compte,

qu’est-ce que c’était ?

je ne pouvais pas en faire état,

je ne saurais pas les dire

et je ne peux rien réclamer,

c’est comme si il ne m’était rien arrivé, jamais.

Et c’est vrai, il ne m’est jamais rien arrivé et je ne peux

prétendre.

Tu es là, devant moi,

je savais que tu serais ainsi, à m’accuser sans mot,

à te mettre debout devant moi pour m’accuser sans mot,

mais j’ai de la pitié pour toi,

et de la peur aussi, et de l’inquiétude,

et malgré toute cette colère, j’espère qu’il ne t’arrive rien

de mal,

et je me reproche déjà

(tu n’es pas encore parti)

Le mal aujourd’hui que je te fais.

Questions

1) Qui domine l’échange dans cette scène ?

2) Relevez les expressions qui prouvent qu’Antoine traite son frère d’imposteur.?

3) En étudiant les figures de style et le lexique, montrez à quel point les deux frères sont différents.

4) Quels sont les non-dits ou les présupposés présents dans la tirade d’Antoine ? L’intrigue a-t-elle progressé ?

5) Quels registres dominent dans la tirade d’Antoine ? Que révèlent-ils sur ses émotions ?

6) Quel type de parole est employé par Louis ? Comment les interpréter ?

Tu es là,

tu m’accables, on ne peut plus dire ça,

tu m’accables, tu nous accables,

je te vois, j’ai encore plus peur pour toi que lorsque j’étais

enfant,

et je me dis que je ne peux rien reprocher à ma propre

existence,

qu’elle est paisible et douce

et que je suis une mauvais imbécile qui se reproche déjà

d’avoir failli se lamenter,

alors que toi,

silencieux, ô tellement silencieux,

bon, plein de bonté,

tu attends ,replié sur ton infinie douleur intérieure dont je

ne saurais pas même imaginer le début du début.

Je ne suis rien,

je n’ai pas le droit,

et lorsque tu nous quitteras encore, que tu me laisseras,

je serai moins encore,

juste là à me reprocher les phrases que j’ai dites,

à chercher à les retrouver avec exactitude,

moins encore,

avec juste le ressentiment,

le ressentiment contre moi-même.

Louis ?

LOUIS.-Oui ?

J’ai fini.

Je ne dirai plus rien.

Seuls les imbéciles ou ceux-là, saisis par la peur, auraient

pu en rire.

LOUIS.-Je ne les ai pas entendus.

*Juste la fin du monde*, Partie 2 scène 3

« Et pour finir, les regrets se mêlent à l’angoisse »

Problématique : Pourquoi pouvons-nous dire que cet épilogue est une invitation à vivre ?

Questions

1)Quelle est la valeur du présent dans cet extrait ?

2)Quelle est la tonalité de ce passage ?

3)Que ressent le personnage face à l’immensité de la nature ?

4)Que représente le cri que Louis s’empêche de pousser ?

5)Quelles leçons pourriez-vous tirer du parcours de Louis ?

6) Observez cette peinture d’E.Munch :en quoi peut-elle illustrer la pièce de théâtre ?

EPILOGUE

LOUIS.-Après, ce que je fais,

je pars.

Je ne reviens plus jamais. Je meurs quelques mois plus

tard,

une année tout au plus.

Une chose dont je me souviens et que je raconte encore

(après j’en aurai fini) :

c’est l’été, c’est pendant ces années où je suis absent,

c’est dans le Sud de la France.

Parce que je me suis perdu, la nuit, dans la montagne,

je décide de marcher le long de la voie ferrée.

Elle m’évitera les méandres de la route, le chemin sera plus

court et je sais qu’elle passe près de la maison où je vis.

La nuit, aucun train n’y circule, je n’y risque rien

et c’est ainsi que je me retrouverai.

A un moment, je suis à l’entrée d’un viaduc immense,

il domine la vallée que je devine sous la lune,

et je marche seul dans la nuit,

à égale distance du ciel et de la terre.

Ce que je pense

(et c’est cela que je vais vous dire)

c’est que je devrais pousser un grand et beau cri,

un long et joyeux cri qui résonnerait dans toute la vallée,

que c’est ce bonheur là que je devrais m’offrir,

hurler une bonne fois,

mais je ne le fais pas, je ne l’ai pas fait.

Je me remets en route avec le seul bruit de mes pas sur le

gravier.

Ce sont des oublis comme celui-là que je regretterai.

*Juste la fin du monde*, Epilogue

EDOUARD MUNSCH

LE CRI

A RECHERCHER ET ETUDIER

Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane. Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur avec des bondissements mêlés de joie et de colère. Il avait l'air si certain, n'est-ce pas ? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme. Il n'était même pas sûr d'être en vie puisqu'il vivait comme un mort. Moi, j'avais l'air d'avoir les mains vides. Mais j'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sur de ma vie et de cette mort qui allait venir. Oui, je n'avais que cela. Mais du moins, je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison. J'avais vécu de telle façon et j'aurais pu vivre de telle autre. J'avais fait ceci et je n'avais pas fait cela. Je n'avais pas fait telle chose alors que j'avais fait cette autre. Et après ? C'était comme si j'avais attendu pendant tout le temps cette minute et cette petite aube où je serais justifié. Rien, rien n'avait d'importance et je savais bien pourquoi. Lui aussi savait pourquoi. Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues et ce souffle égalisait sur son passage tout ce qu'on me proposait alors dans les années pas plus réelles que je vivais. Que m'importaient la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on élit, puisqu'un seul destin devait m'élire moi-même et avec moi des milliards de privilégiés qui, comme lui, se disaient mes frères. Comprenait-il, comprenait-il donc ? Tout le monde était privilégié. Il n'y avait que des privilégiés. Les autres aussi, on les condamnerait un jour. Lui aussi, on le condamnerait. Qu'importait si, accusé de meurtre, il était exécuté pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère ? Le chien de Salamano valait autant que sa femme. La petite femme automatique était aussi coupable que la Parisienne que Masson avait épousée ou que Marie qui avait envie que je l'épouse. Qu'importait que Raymond fût mon copain autant que Céleste qui valait mieux que lui ? Qu'importait que Marie donnât aujourd'hui sa bouche à un nouveau Meursault ? Comprenait-il donc, ce condamné, et que du fond de mon avenir... J'étouffais en criant tout ceci. Mais, déjà, on m'arrachait l'aumônier des mains et les gardiens me menaçaient. Lui, cependant, les a calmés et m'a regardé un moment en silence. Il avait les yeux pleins de larmes. Il s'est détourné et il a disparu.  
      Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entrait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

*Fin de L'Etranger - Albert Camus*